

20 poèmes  
de la littérature française

Choisis par Alain BESSE



## Tables des matières

<i>page</i>	<i>titre</i>	<i>auteur</i>
5	Le Loup et l'Agneau	Jean de la Fontaine
7	Le Corbeau et le Renard	Jean de la Fontaine
9	Elle avait pris ce pli...	Victor Hugo
11	Demain dès l'aube...	Victor Hugo
13	Le chat	Charles Baudelaire
15	L'albatros	Charles Baudelaire
17	L'étranger	Charles Baudelaire
19	Le dormeur du val	Arthur Rimbaud
21	Impression Fausse	Paul Verlaine
23	Le pont Mirabeau	Guillaume Apollinaire
25	Le bonheur	Paul Fort
27	Les hiboux	Robert Desnos
29	Chanson pour les enfants, l'hiver	Jacques Prévert
31	En sortant de l'école	Jacques Prévert
33	Les feuilles mortes	Jacques Prévert
35	La soirée du pianiste	Jean Tardieu
37	Le parapluie	Georges Brassens
39	Celui qui a mal tourné	Georges Brassens
41	Automne	René-Guy Cadou
43	Lætitia	Serge Gainsbourg

Les illustrations sont empruntées à Internet (sauf « Chanson... : dessin d'Aksinia)



## LE LOUP ET L'AGNEAU

Jean de LA FONTAINE (1621 - 1695)

La raison du plus fort est toujours la meilleure ;  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure.  
Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.  
"Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
Dit cet animal plein de rage :  
Tu seras châtié de ta témérité.  
- Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté  
Ne se mette pas en colère ;  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je m'en vas désaltérant  
Dans le courant,  
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;  
Et que par conséquent, en aucune façon,  
Je ne puis troubler sa boisson.  
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;  
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.  
- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
Reprit l'Agneau ; je tète encor ma mère.  
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.  
- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens ;  
Car vous ne m'épargnez guère,  
Vous, vos bergers, et vos chiens.  
On me l'a dit : il faut que je me venge."  
Là-dessus, au fond des forêts  
Le Loup l'emporte, et puis le mange,  
Sans autre forme de procès.



## LE CORBEAU ET LE RENARD

Jean de LA FONTAINE (1621 - 1695)

Maître Corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître Renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
"Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau,  
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois."

À ces mots le Corbeau ne se sent plus de joie,  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le Renard s'en saisit, et dit : "Mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute."  
Le Corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.





## ELLE AVAIT PRIS CE PLI...

Victor HUGO (1802 – 1885)  
Les Contemplations

*(Victor Hugo se souvient de sa fille Léopoldine, morte noyée à l'âge de 19 ans)*

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin  
De venir dans ma chambre un peu chaque matin ;  
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère ;  
Elle entrait, et disait : Bonjour, mon petit père ;

Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait  
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,  
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.  
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,

Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,  
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent  
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,  
Et mainte page blanche entre ses mains froissée

Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers



## DEMAIN, DÈS L'AUBE...

Victor Hugo (1802 – 1885)  
Les Contemplations

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.



# LE CHAT

Charles Baudelaire (1821 – 1867)

Dans ma cervelle se promène  
Ainsi qu'en son appartement,  
Un beau chat, fort, doux et charmant.  
Quand il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret ;  
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,  
Elle est toujours riche et profonde.  
C'est là son charme et son secret. (...)

## II

De sa fourrure blonde et brune  
Sort un parfum si doux, qu'un soir  
J'en fus embaumé, pour l'avoir  
Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du lieu ;  
Il juge, il préside, il inspire  
Toutes choses dans son empire ;  
Peut-être est-il fée, est-il dieu ?

Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime  
Tirés comme par un aimant  
Se retournent docilement  
Et que je regarde en moi-même

Je vois avec étonnement  
Le feu de ses prunelles pâles,  
Clairs fanaux, vivantes opales,  
Qui me contemplant fixement



## L'ALBATROS

Charles Baudelaire (1821 – 1867)

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.





## L'ÉTRANGER

**Charles Baudelaire** (1821 – 1867)  
Petits poèmes en prose

« Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?

— Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.

— Tes amis ?

— Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.

— Ta patrie ?

— J'ignore sous quelle latitude elle est située.

— La beauté ?

— Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.

— L'or ?

— Je le hais comme vous haissez Dieu.

— Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?

— J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas...  
les merveilleux nuages ! »



## LE DORMEUR DU VAL

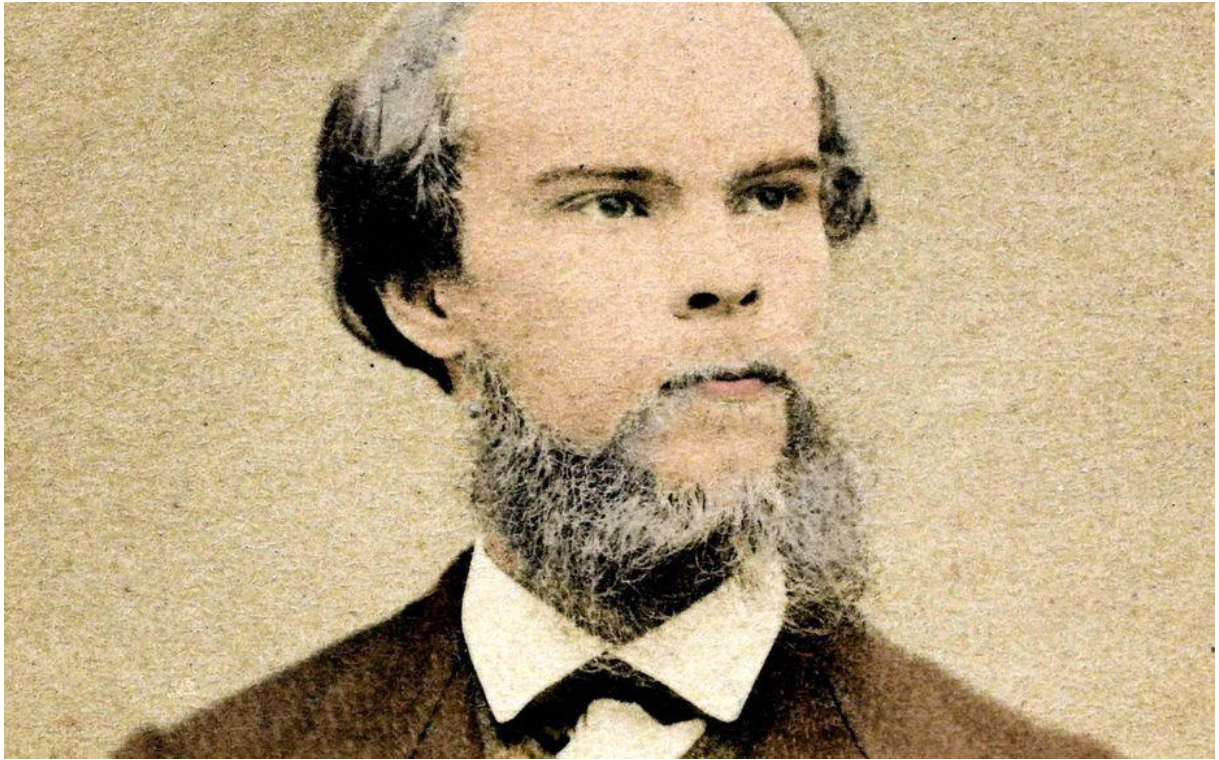
Arthur Rimbaud (1854 – 1891)

C'est un trou de verdure où chante une rivière,  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :  
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.



# IMPRESSION FAUSSE

Paul Verlaine (1844 – 1896)

Dame souris trotte  
Noire dans le gris du soir,  
Dame souris trotte  
Grise dans le noir.

On sonne la cloche,  
Dormez les bons prisonniers !  
On sonne la cloche :  
Faut que vous dormiez.

Pas de mauvais rêve,  
Ne pensez qu'à vos amours.  
Pas de mauvais rêve :  
Les belles toujours !

Le grand clair de lune !  
On ronfle ferme à côté.  
Le grand clair de lune  
En réalité !

Un nuage passe,  
Il fait noir comme en un four,  
Un nuage passe.  
Tiens le petit jour !

Dame souris trotte,  
Rose dans les rayons bleus.  
Dame souris trotte :  
Debout les paresseux !



## LE PONT MIRABEAU

Guillaume Apollinaire (1880 – 1918)

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souviene  
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours  
et passent les semaines  
Ni temps passé  
Ni les amours reviennent

Sous le pont Mirabeau  
coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure





# LE BONHEUR

Paul Fort (1872 – 1960)

Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite, cours-y vite ;  
Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite. Il va filer.

Si tu veux le rattraper, cours-y vite, cours-y vite.  
Si tu veux le rattraper, cours-y vite. Il va filer.

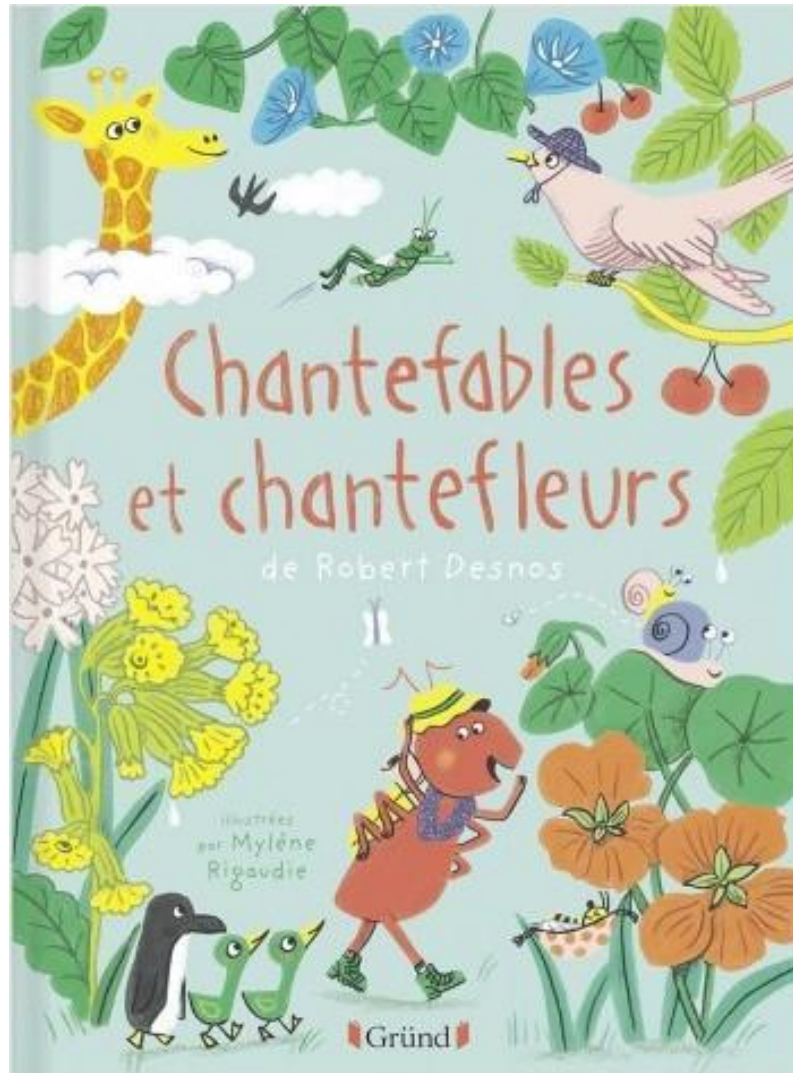
Dans l'ache et le serpolet, cours-y vite, cours-y vite,  
Dans l'ache et le serpolet, cours-y vite. Il va filer.

Sur les cornes du bélier, cours-y vite, cours-y vite,  
Sur les cornes du bélier, cours-y vite. Il va filer.

Sur le flot du sourcelet, cours-y vite, cours-y vite,  
Sur le flot du sourcelet, cours-y vite. Il va filer.

De pommier en cerisier, cours-y vite, cours-y vite,  
De pommier en cerisier, cours-y vite. Il va filer.

Saute par-dessus la haie, cours-y vite, cours-y vite.  
Saute par-dessus la haie, cours-y vite ! Il a filé.



## LES HIBOUX

Robert DESNOS (1900 – 1945)  
"Chantefables"

Ce sont les mères des hiboux  
Qui désiraient chercher les poux  
De leurs enfants, leurs petits choux,  
En les tenant sur les genoux.

Leurs yeux d'or valent des bijoux,  
Leur bec est dur comme cailloux,  
Ils sont doux comme des joujoux,  
Mais aux hiboux point de genoux !

Votre histoire se passait où ?  
Chez les Zoulous ? les Andalous ?  
Ou dans la cabane Bambou ?  
À Moscou ou à Tombouctou ?  
En Anjou ou dans le Poitou ?  
Au Pérou ou chez les Mandchous ?

Hou ! Hou !

Pas du tout c'était chez les fous !



# CHANSON POUR LES ENFANTS, L'HIVER

Jacques Prévert (1900 – 1977)

Dans la nuit de l'hiver  
Galope un grand homme blanc  
C'est un bonhomme de neige  
Avec une pipe en bois  
Un grand bonhomme de neige  
Poursuivi par le froid

Il arrive au village  
Voyant de la lumière  
Le voilà rassuré  
Dans une petite maison  
Il entre sans frapper  
Et pour se réchauffer

S'assoit sur le poêle rouge  
Et d'un coup disparaît  
Ne laissant que sa pipe  
Au milieu d'une flaque d'eau  
Ne laissant que sa pipe  
Et puis son vieux chapeau



## EN SORTANT DE L'ÉCOLE

Jacques Prévert (1900 – 1977)

En sortant de l'école  
Nous avons rencontré  
Un grand chemin de fer  
Qui nous a emmenés  
Tout autour de la terre  
Dans un wagon doré

Tout autour de la terre  
Nous avons rencontré  
La mer qui se promenait  
Avec tous ses coquillages  
Ses îles parfumées  
Et puis ses beaux naufrages  
Et ses saumons fumés

Puis au-dessus de la mer  
Nous avons rencontré  
La lune et les étoiles  
Sur un bateau à voiles  
Partant pour le Japon  
Et les trois mousquetaires des cinq doigts de la  
main  
Tournant la manivelle d'un petit sous-marin  
Plongeait au fond des mers  
Pour chercher des oursins

Revenant sur la terre  
Nous avons rencontré  
Sur la voie du chemin de fer  
Une maison qui fuyait  
Fuyait tout autour de la terre  
Fuyait tout autour de la mer  
Fuyait devant l'hiver  
Qui voulait l'attraper  
Mais nous sur notre chemin de fer  
On s'est mis à rouler  
Rouler derrière l'hiver  
Et on l'a écrasé  
Et la maison s'est arrêtée  
Et le printemps nous a salués

C'était lui le garde-barrière  
Et il nous a bien remerciés  
Et toutes les fleurs de toute la terre  
Soudain se sont mises à pousser  
Pousser à tort et à travers  
Sur la voie du chemin de fer  
Qui ne voulait plus avancer  
De peur de les abîmer

Alors on est revenu à pied  
À pied tout autour de la terre  
À pied tout autour de la mer  
Tout autour du soleil  
De la lune et des étoiles  
À pied, à cheval, en voiture  
et en bateau à voiles

Les feuilles mortes se ramassent à la  
les souvenirs et l'automne  
mais mon amour est fidèle  
sourit toujours la vie  
Je t'aimais tant si belle  
et je n'ai que des  
que le vent du nord  
dans la fumée  
moi  
mais je pense à toi  
~~le temps, ma tête~~





## LES FEUILLES MORTES

Jacques Prévert (1900 – 1977)

Oh, je voudrais tant que tu te souviennes  
Des jours heureux où nous étions amis  
En ce temps-là la vie était plus belle  
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui

Les feuilles mortes se ramassent à la pelle  
Tu vois, je n'ai pas oublié  
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle  
Les souvenirs et les regrets aussi

Et le vent du Nord les emporte  
Dans la nuit froide de l'oubli  
Tu vois, je n'ai pas oublié  
La chanson que tu me chantais

C'est une chanson qui nous ressemble  
Toi tu m'aimais, et je t'aimais  
Nous vivions tous les deux ensemble  
Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais

Mais la vie sépare ceux qui s'aiment  
Tout doucement, sans faire de bruit  
Et la mer efface sur le sable  
Les pas des amants désunis

Mais la vie sépare ceux qui s'aiment  
Tout doucement, sans faire de bruit  
Et la mer efface sur le sable  
Les pas des amants désunis

FOLIO JUNIOR

POÉSIE

JEAN TARDIEU  
un poète



FOLIO JUNIOR

## LA SOIRÉE DU PIANISTE

Jean TARDIEU (1876 – 1945)

*Dans « Je m’amuse en rimant »,  
Jean Tardieu revisite les Tables de multiplication.  
Ici, la table de 5 :*

L’artiste est à son piano,  
Sa main droite joue en solo,  
Ses cinq doigts sont longs et fins  
Cinq fois un, cinq.

Puis, des deux mains, il s’enhardit  
Cinq fois deux, dix.  
Le piano tonne, hurle, grince,  
Cinq fois trois, quinze.

Un dernier accord, c’est la fin !  
Cinq fois quatre, vingt.  
Après le concert, le pianiste trinque,  
Cinq fois cinq, vingt-cinq.

Puis, il rentre dans sa soupente,  
Cinq fois six, trente.  
Passe sa chemise en lin,  
Cinq fois sept, trente-cinq.

Puis, sa tête devient dolente,  
Cinq fois huit, quarante.  
Il dort déjà. Tout est éteint,  
Cinq fois neuf, quarante-cinq.

Sauf la Lune, qui se lamente,  
Cinq fois dix, cinquante.



## LE PARAPLUIE

Georges Brassens (1921 – 1981)

Il pleuvait fort sur la grand-route  
Elle cheminait sans parapluie  
J'en avais un, volé, sans doute  
Le matin même à un ami  
Courant alors à sa rescousse  
Je lui propose un peu d'abri  
En séchant l'eau de sa frimousse  
D'un air très doux, elle m'a dit "oui"

Un petit coin de parapluie  
Contre un coin de paradis  
Elle avait quelque chose d'un ange  
Un petit coin de paradis  
Contre un coin de parapluie  
Je ne perdais pas au change, pardi

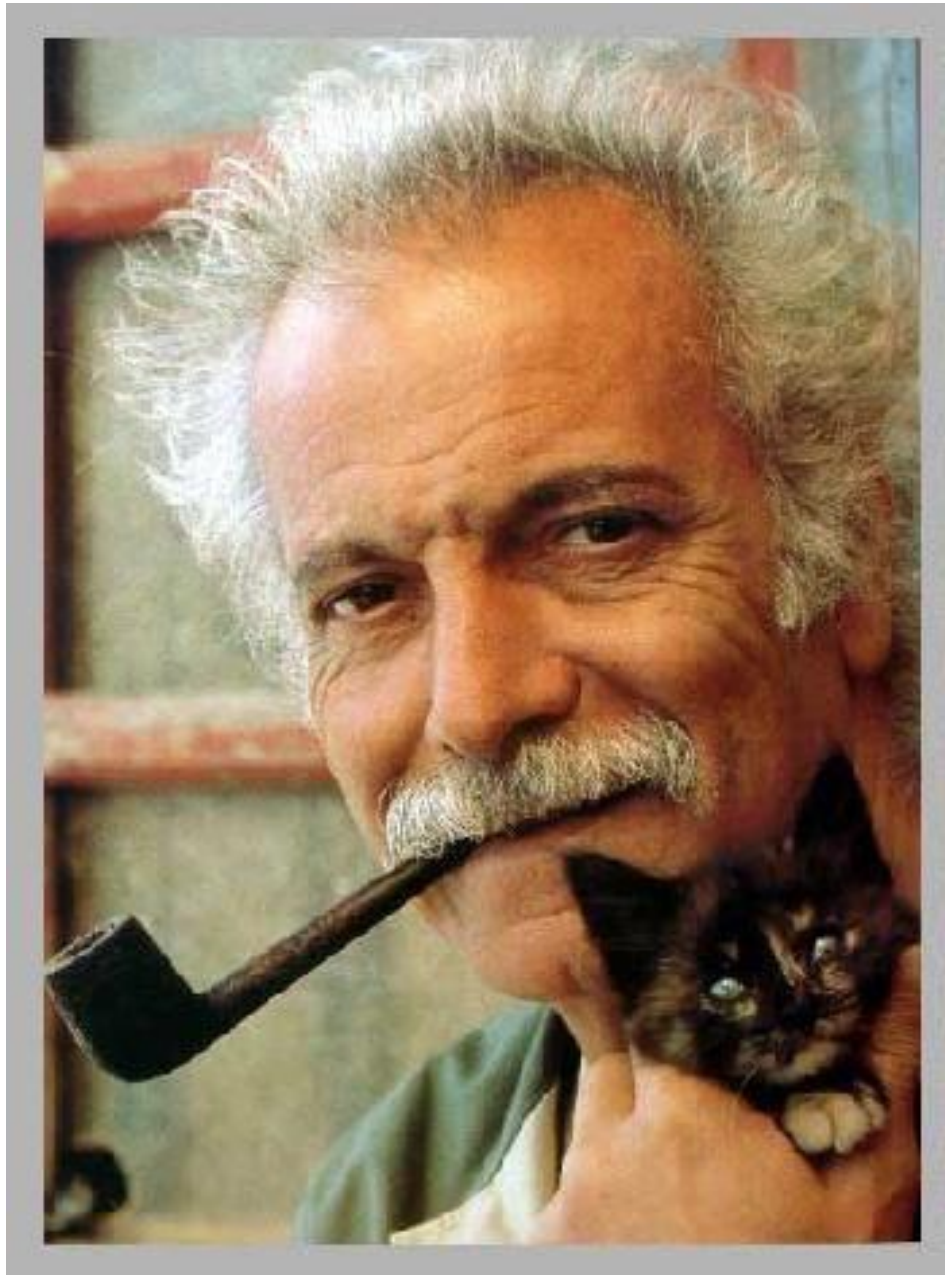
Chemin faisant, que ce fut tendre  
D'ouïr à deux le chant joli  
Que l'eau du ciel faisait entendre  
Sur le toit de mon parapluie  
J'aurais voulu, comme au déluge

Voir sans arrêt tomber la pluie  
Pour la garder, sous mon refuge  
Quarante jours, quarante nuits

Un petit coin de parapluie  
Contre un coin de paradis  
Elle avait quelque chose d'un ange  
Un petit coin de paradis  
Contre un coin de parapluie  
Je ne perdais pas au change, pardi

Mais bêtement, même en orage  
Les routes vont vers des pays  
Bientôt le sien fit un barrage  
À l'horizon de ma folie  
Il a fallu qu'elle me quitte  
Après m'avoir dit grand merci  
Et je l'ai vue toute petite  
Partir gaiement vers mon oubli

Un petit coin de parapluie  
Contre un coin de paradis  
Elle avait quelque chose d'un ange  
Un petit coin de paradis  
Contre un coin de parapluie  
Je ne perdais pas au change, pardi



## CELUI QUI A MAL TOURNE

**Georges Brassens (1921 – 1981)**

Il y avait des temps et des temps  
Que je ne m'étais pas servi de mes dents  
Que je ne mettais pas de vin dans mon eau  
Ni de charbon dans mon fourneau

À la lanterne et sur-le-champ  
Ils se voyaient déjà partageant  
Ma corde, en tout bien tout honneur  
En guise de porte-bonheur

Tous les croque-morts, silencieux  
Me dévoraient déjà des yeux  
Ma dernière heure allait sonner  
C'est alors que j'ai mal tourné

Au bout d'un siècle, on m'a jeté  
À la porte de la Santé  
Comme je suis sentimental  
Je retourne au quartier natal

N'y allant pas par quatre chemins  
J'estourbis en un tournemain  
En un coup de bûche excessif  
Un noctambule en or massif

Baissant le nez, rasant les murs  
Mal à l'aise sur mes fémurs  
M'attendant à voir les humains  
Se détourner de mon chemin

Les chats fourrés, quand ils l'ont su  
M'ont posé la patte dessus  
Pour m'envoyer à la Santé  
Me refaire une honnêteté

Il y en a un qui m'a dit "Salut  
Te revoir, on n'y comptait plus"  
Il y en a un qui m'a demandé  
Des nouvelles de ma santé

Machin, chose, un tel, une telle  
Tous ceux du commun des mortels  
Furent d'avis que j'aurais dû  
En bonne justice être pendu

Lors, j'ai vu qu'il restait encore  
Du monde et du beau monde sur terre  
Et j'ai pleuré, le cul par terre  
Toutes les larmes de mon corps





## AUTOMNE

René Guy Cadou (1920 – 1951)

Odeur des pluies de mon enfance  
Derniers soleils de la saison !  
À sept ans, il faisait bon,  
Après d'ennuyeuses vacances,  
Se retrouver dans sa maison !

La vieille classe de mon père,  
Pleine de guêpes écrasées,  
Sentait l'encre, le bois, la craie  
Et ces merveilleuses poussières  
Amassées par tout un été.

Ô temps charmant des brumes douces,  
Des gibiers, des longs vols d'oiseaux,  
Le vent souffle sous le préau,  
Mais je tiens entre paume et pouce  
Une rouge pomme à couteau.



# LAETITIA

Serge GAINSBORG (1928 - 1991)

Sur ma Remington portative  
J'ai écrit ton nom Lætitia  
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

Lætitia, les jours qui se suivent  
Hélas ne se ressemblent pas  
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

C'est ma douleur que je cultive  
En frappant ces huit lettres-là  
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

C'est une fleur bien malade  
Je la touche du bout des doigts  
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

S'il faut aller à la dérive  
Je veux bien y aller pour toi  
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

Ma raison en définitive  
Se perd dans ces huit lettres là  
L, A, E dans l'A, T, I, T, I A

Sur ma remington portative  
J'ai écrit ton nom Lætitia  
L, A, E dans l'A, T, I, T, I, A